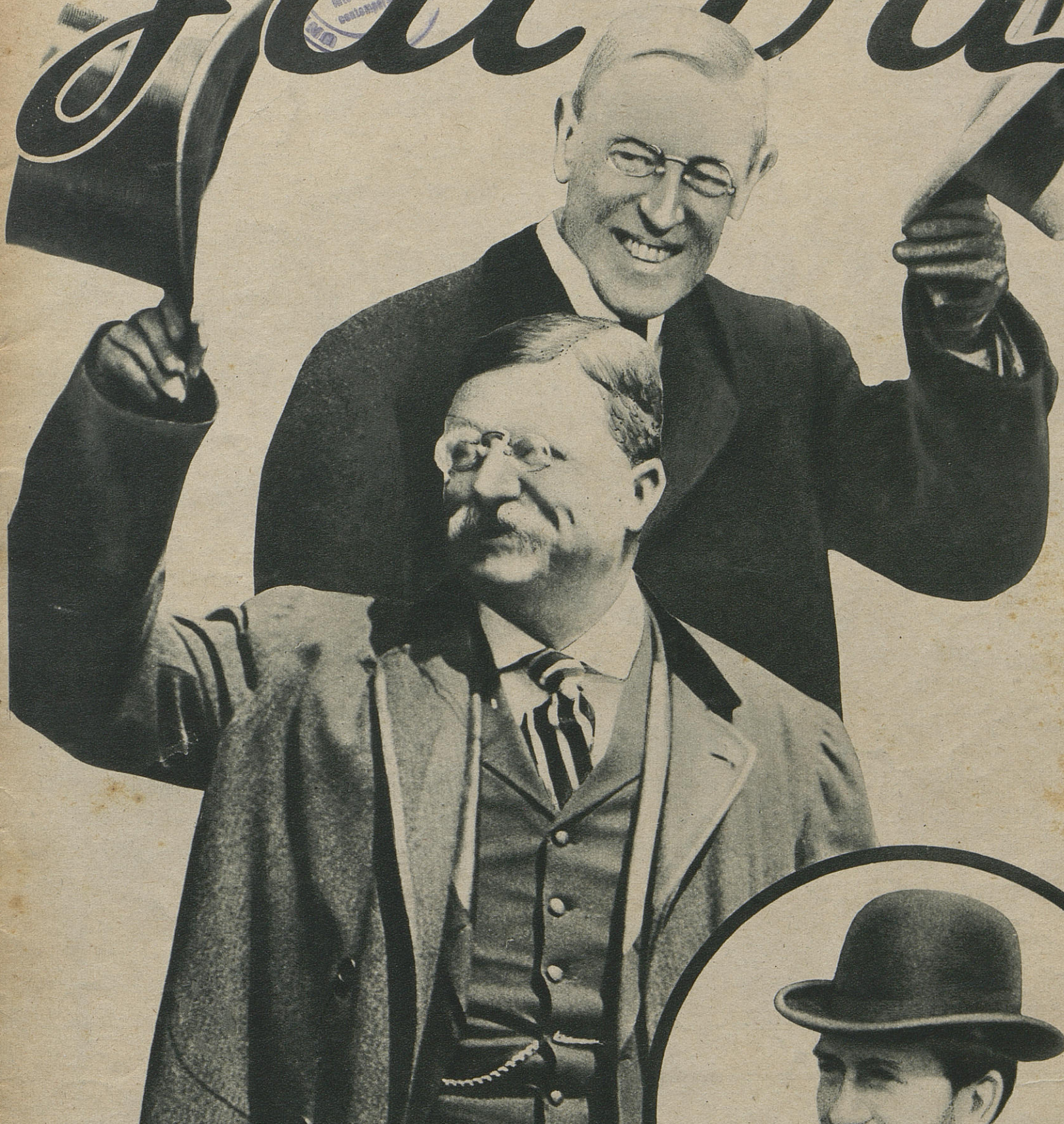


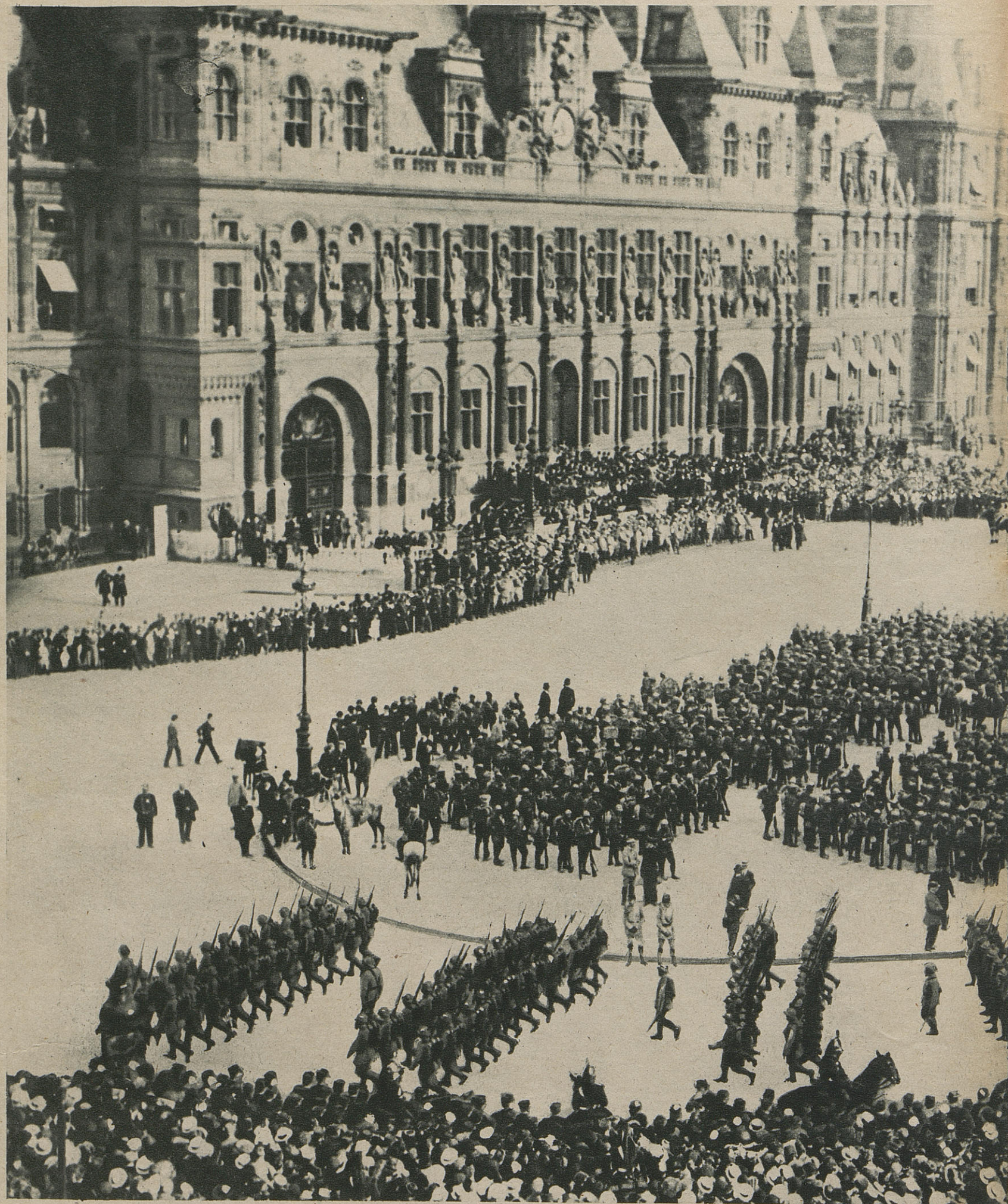
# J'ai vu...



**LA CAMPAGNE  
PRESIDENTIELLE  
AUX ETATS-UNIS  
EST COMMENCÉE**

**LES CANDIDATS: WILSON, ROOSEVELT, HUGHES.**

FOP. 49



L'HOMMAGE SUPRÊME DE PARIS

Après que tout le peuple de Paris aligné le long du cortège funèbre eut salué le cercueil du glorieux soldat, l'armée, dans notre

cliché, défile une dernière fois devant le chef disparu. Seul au milieu de l'immense parvis de l'Hôtel-de-Ville, couché sous le



AU GÉNÉRAL GALLIÉNI

drapeau tricolore, le vainqueur de l'Ourcq reçoit l'hommage des troupes qu'il conduisit à la victoire. En voyant passer les fantassins

du 103<sup>e</sup> de ligne, la foule crut revivre les journées de septembre 1914, où la ferme résolution du G<sup>ral</sup> Galliéni sauva Paris... et la France.



**LE RETOUR DE L'EXILÉ : L'AVIATEUR GILBERT EST RENTRÉ EN FRANCE**

Gilbert s'est évadé! Gilbert est à Paris! Le vaillant aviateur a réussi enfin à reconquérir sa liberté, et, cette fois-ci, pour de bon. Une première fois, on s'en souvient, il s'était échappé de Suisse où, en vertu des lois internationales, il était interné. Mais, sur l'ordre même de ses chefs, il était retourné en exil.

Maintenant, l'incomparable pilote, revenu au milieu de ses frères d'armes, encore tout ému de l'ovation affectueuse qui lui fut faite à son retour, va retrouver ses ailes et un nouveau " VENGEUR ", va bientôt faire payer cher aux Allemands les mois de captivité de Gilbert... On peut compter sur lui.

**UNE SEMAINE DE GUERRE : DU 27 MAI AU 2 JUIN**

**SAMEDI 27 mai.** — Devant Verdun, l'ennemi redouble d'efforts pour consolider ses positions. Ses attaques sont repoussées.

— Le Général Galliéni meurt à Versailles où il venait d'être opéré.

— Dans le Trentin, l'ennemi est tenu en échec.

**DIMANCHE 28.** — Nous avons repris pied à Cumières. Nous progressons en différents points sur les deux rives.

— On annonce l'évasion de Gilbert, l'aviateur interné en Suisse.

— Les Bulgares pénètrent en territoire grec et se font remettre le fort de Ruppel qui commande le défilé de Demir Hissar à Seres.

— Les jeunes gens des Sociétés de préparation militaire défilent à Vincennes devant le général Dubail.

**LUNDI 29.** — Seres et Cavalla sont menacés par les troupes de Ferdinand de Bulgarie. L'émotion paraît considérable à Athènes. L'offensive

autrichienne se poursuit dans le secteur d'attaque depuis le lac de Garde jusqu'au massif au nord de la Brenta.

**MARDI 30.** — Lutte autour de Cumières.

— Les Grecs laissent faire les Bulgares. Constantin donne l'ordre aux commandants des forts de céder la place à l'ennemi héréditaire.

— Le Ministre de la Guerre italien expose la situation créée par l'offensive autrichienne. Il donne les impressions les plus rassurantes.

**MERCREDI 31.** — Sur le front de Verdun, nous enlevons un ouvrage au sud-ouest du Mort-Homme et faisons 300 prisonniers.

— L'offensive autrichienne continue très violente sur le front italien.

**JEUDI 1<sup>er</sup> juin.** — Nous progressons au Mort-Homme et nous nous emparons d'un ouvrage ennemi. Sanglant échec allemand vers Chattancourt.

— Les Bulgares progressent en Macédoine. Ils ont occupé Demir Hissar et devant eux, la population grecque fuit, éperdue.

— Obsèques nationales du Général Galliéni.

**VENDREDI 2.** — Nouvelle attaque allemande sur les deux rives de la Meuse. Repoussé au Mort-Homme, l'ennemi pénètre jusqu'à quelques tranchées avancées entre le fort de Douaumont et l'étang de Vaux.

— L'aviateur Gilbert est en France.

— Les Italiens, après de rudes combats, se tiennent au débouché même des vallées dans les premières étendues de la plaine vénitienne.

— L'explorateur Shakleton donne de ses nouvelles par une dépêche au " Daily Mail ".

— La Campagne présidentielle aux États-Unis est commencée.

— On annonce, sans précisions, que des forces navales anglaises et allemandes très importantes se sont rencontrées sur les côtes du Jutland.

*Fai vu...*



### DES HEROS : LES POMPIERS DE VERDUN

Nous avons déjà dit que les Allemands, dans un communiqué officiel, avaient avoué avoir lancé sur la vieille ville devant laquelle, depuis cent jours et plus, ils marquent le pas, quantité d'obus incendiaires qui font de Verdun, la nuit, comme une immense torche lumineuse. Mais les pompiers de Verdun sont là.

Dès qu'un incendie se déclare, sans souci de la mitraille qui fait voler en éclats de tous côtés les pavés et les murs, ils accourent et, debout sur leurs échelles, ils noient les flammes. Souvent, un obus a foudroyé, la lance en main, un de ces héroïques soldats. Un autre prend sa place et voilà tout.

# LE RÊVE DEVANT UN "BLEUET" ENDORMI

Nouvelle inédite, par Léo LARGUIER

L'APRÈS-MIDI de ce printemps déjà chaud me surprend au bord d'un chemin, près du village de C...

Je suis abrité du soleil par un pommier qui n'est qu'un immense bouquet de fleurs, une coupole de pétales, un dôme sous lequel on voudrait voir, au lieu d'un vieux sergent fatigué, une ronde de mariées villageoises, en robes de noce tant le bel arbre fleuri est virginal et nuptial.

A quelque distance de moi, un petit de la classe 15 est endormi sur les degrés d'un calvaire.

Un grand Christ tend ses bras suppliciés sur le bois noir qui barre l'azur sans nuagés, et ce jeune soldat a l'air, avec son casque, d'un légionnaire romain au pied du calvaire, le soir du jour où Jésus de Galilée fut mis en croix.

Le sommeil me gagne.

Le mécanisme du rêve est étrange. Tel songe qui paraît durer pendant toute une nuit, tant il est nombreux et compliqué, dure à peine le temps qu'il faut à un éclair pour éclabousser de soufre enflammé et de clartés livides l'horizon. Nous connaissons peu de choses, et nous sommes environnés de forces mystérieuses.

Brusquement, dans ce décor agreste qui ne change pas, des trompettes retentissent, annonçant un cortège encore invisible; la louve et l'aigle romaines passent au-dessus des arbres, et, sur un cheval noir, sa tête chauve laurée d'un feuillage d'or, César, tendant la main dans la direction de l'enfant-soldat,

salue et s'efface, dans un tumulte de cohortes et de légions.

Voici, à présent, une foule de capitaines et de vieux conquérants en cuirasses d'argent, aux casques aux ailes éployées, et tous, devant le bleuets endormi, font le salut rituel de leur race.

Voici Roland le paladin et le preux Bayard, voici Du Gueslin, voici les grands estafiers bardés d'acier de l'éperon au casque, tous les guerriers célèbres qui semblent sortir des pages de l'Histoire, sur des chevaux caparaçonnés dont le vent agite le plumail, leur rude main gantée de fer au pommeau de l'épée.

Le profil de rapace du Grand Condé s'estompe près du masque un peu lourd de Turenne; les boucles de M. le maréchal de Villars moutonnent comme les frondaisons royales du parc de Versailles, et tous défilent en saluant le petit soldat qui dort, une main sous sa joue, l'autre contre sa poitrine où luit vaguement l'étoile de bronze de la croix de guerre.

Le tambour Bara, qui est venu embrasser son frère de 1916, rejoint en perdant ses sabots les héros de l'an II de la République qui entonnent la *Marseillaise*.

Un grand silence tragique...

Seul, sur son cheval blanc, l'Empereur!

Il tourne la tête, et gravement, pieusement, sortant sa belle main de marbre de l'entre-baillement de son gilet, il fait le salut militaire.

J'entends sa voix: « Soldat de 1916!... La France... » La harangue sombre dans le bruit

déchaîné par un escadron de maréchaux et de généraux empanachés qui saluent largement de l'épée et du sabre.

Je reconnais vaguement Murat en uniforme éclatant de hussard rouge, Kléber, Davout, Ney avec sa broussaille de cheveux fauves, et je comprends que, parmi tous les guerriers fameux, il y a de la stupeur.

Aucun ne m'apparaît aussi terrible, aussi simplement tragique et grand que cet enfant qui a vu se lever l'aube louche dans une tranchée de la Champagne, qui est allé placer des fils de fer sous des rafales de balles, qui a vécu, immobile, dans la boue glacée et qui revient à présent de Verdun, du Mort-Homme ou du Bois des Caures.

Les grognards qui suivent Napoléon ne me semblent plus que de vieux gardes-voies, des G. V. C. tranquilles et pacifiques...

Je m'éveille tout à coup... Le rêve a pris fin.

Je me secoue. Le soldat s'éveille lui aussi, au pied du calvaire rustique, comme le légionnaire romain foudroyé par un miracle au sommet du Golgotha, et nous faisons route ensemble jusqu'au village. Il s'intéresse à la fuite d'un couple de perdrix dans les blés en herbes, il fume sans conviction une pipe qui empeste et qui est trop grosse pour lui.

Ah! petit qui pourrais être mon fils, tu ne sauras jamais le beau rêve que j'ai fait quand ton sommeil était le frère du mien sous ce vieux pommier d'avril!

LÉO LARGUIER.



A VINCENNES, LE Gral DUBAIL PASSE EN REVUE LES " PRÉPARATIONS MILITAIRES "

D'ici peu, la préparation militaire sera obligatoire en France. C'est ce qu'affirma le général Dubail après avoir passé en revue, le dimanche 28 mai, sur le polygone de Vincennes, 3 500 jeunes gens des diverses sociétés de préparation militaire. Les jeunes des classes 18 et 19, qui

attendent avec impatience l'heure d'être appelés comme leurs aînés les bleuets de la classe 17, ont bien mérité, avec les félicitations du gouvernement, les applaudissements des Parisiens qui ont acclamé en cette fière jeunesse aux visages ardents nos soldats de demain.



**A ROME, DEVANT LE CAPITOLE, LES ITALIENS ACCLAMENT L'ANNIVERSAIRE DE LA GUERRE**

C'est délibérément que l'Italie s'est rangée à nos côtés. Agissant d'autre sorte, elle eût menti à son sang latin, renié ses traditions, ses ambitions nationales. Aussi le jour de l'anniversaire de la déclaration de guerre à l'Autriche et malgré les légers revers d'une offensive imprévue de l'ennemi séculaire

de leur race, le peuple a-t-il longuement manifesté sa ferme volonté de combattre jusqu'au bout, jusqu'à la victoire. Ces documents pris dans la Ville Eternelle, devant le Capitole et le monument élevé à la mémoire du glorieux Victor-Emmanuel, montrent quelle fut l'importance de la manifestation populaire.

*J'ai vu...*



LA DANSE DE LA VICTOIRE

(Cl. de Givenchy).

Ces silhouettes dansantes, ces attitudes de grâce et d'insouciance, pourraient surprendre, dans une revue qui s'honore de représenter toutes les phases du grand drame de la guerre, si elles n'y figuraient sur la prière

instantane des soldats eux-mêmes. Ils réclament, à la longue, d'autres images que celles dont ils sont les témoins et les acteurs. C'est pour eux un adoucissement au « tragique quotidien » où ils se débattent que de considérer

de temps à autre une figure jolie, un prétexte au rêve, au souvenir et à l'espoir ! Ils seront d'autant plus sensibles à la grâce de ces images que l'harmonieuse artiste, M<sup>lle</sup> Monette, déroule ici les figures d'une danse qu'elle a

créée pour eux : la Danse de la Victoire. Et d'ailleurs, ces attitudes auraient-elles moins de charme si la danseuse, qu'un rythme emporté, éperdue, par un soir tiède de juin, dansait seulement pour le plaisir de leurs yeux ?

CARNET D'UN PRISONNIER (1)



Garde du camp à Zossen.



Sentinelle de Cassel.

POUR mettre fin aux mêlées qui s'ensuivaient, une sentinelle se précipitait et distribuait force coups de crosse et coups de pied à ceux qui se trouvaient à sa portée : c'était un spectacle à la fois comique et navrant.

LE SERVICE DE DÉSINFECTION

Pendant ce temps, une équipe d'ouvriers avaient lavé à grande eau la baraque. Ils l'avaient crésylée, ils avaient arrosé les murs, les toits, les fenêtres : pas un endroit qui ne fût aspergé, frotté, astiqué. Vers les 4 heures, il fallait revenir dans les chambres, rentrer du dehors ses colis, ses boîtes, tout son paquetage, dans une bousculade, une cohue, une mêlée indescriptibles ; il fallait reprendre son coin, lutter d'ingéniosité pour replacer dans des rayons restreints la grande quantité de linge, de colis de toute sorte. La boue qu'on ramenait du dehors se diluait dans l'eau des pluies ; sur les travées, le peu de linge ou

Je lui conseillai de réclamer, il n'osa jamais. Je voulus le faire, mais, comme il n'était pas de ma compagnie, la plainte ne suivit pas son cours. Chaque jour, au rapport, il y avait une foule de réclamations. Quelques mois après, le ministère ayant eu vent des abus, on fit paraître une note dans les compagnies, interdisant, sous peine sévère, de frapper les prisonniers ; il y était dit que tout homme frappé avait droit de réclamer sous condition qu'il eut été brutalisé devant deux témoins. Les coups disparurent, la brutalité des sentinelles aussi. Mais tout changea le jour de la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche. Pendant trois jours le camp fut, du côté des Allemands, en effervescence : pour un oui ou pour un non, coups de crosse, de baïonnette ; le soir, des patrouilles circulaient dans le camp, interdisant les rassemblements, chargeant les prisonniers, les poursuivant, les frappant, pénétrant dans les compagnies, renversant les tables, les petits bazars où se

de vêtements propres finissait de se salir... Enfin venait l'heure du coucher ; il fallait s'étendre à terre (car pendant tout le temps de la désinfection on ne donnait ni paille ni fibre de bois) sur le plancher humide, car les couvertures n'avaient pas eu le temps de sécher et, s'il avait plu dans la journée, on dormait avec des vêtements trempés. Le supplice se renouvela toutes les semaines, durant deux mois.

Dans les débuts de mon séjour au camp, j'ai vu des convalescents du typhus, renvoyés de l'hôpital depuis deux jours pour faire de la place, assister à la désinfection.

ON IMAGINE LE SYSTEME DES COUPS. — LE JOUR DE LA DECLARATION DE GUERRE DEL'ITALIE A L'AUTRICHE

Beaucoup retombèrent malades, et il y eut de nombreux morts. Grand nombre de soldats en bonne santé y contractèrent des pneumonies ou des bronchites. C'est à cette époque du début de la désinfection que les sous-officiers, par ordre supérieur, se montrèrent un beau matin avec des baguettes : pour un oui, pour un non, les coups pleuvaient ; les pauvres Russes surtout, que prirent-ils ? Plusieurs fois j'eus à intervenir comme interprète pour réclamer au sujet de cas assez graves.

Beaucoup même, des vieux civils, n'osaient réclamer et se laissaient frapper. J'ai vu un civil de quarante-huit ans, qui avait reçu un coup sur le visage et dont le sang coulait, pleurer de douleur et de rage.

(1) La première partie de ce carnet a paru dans le numéro 79.

Illustration of a newspaper masthead for 'Le Héraut' with various articles and a small cartoon at the bottom.

vendait la limonade. Ils brisaient tout à coups de crosse. Plusieurs hommes furent blessés assez grièvement. Ces mêmes faits se passèrent dans d'autres camps. Un de mes amis du camp de Wittemberg m'a certifié que, le jour où l'on apprit que l'Italie se rangeait sous nos drapeaux, on avait tiré des coups de fusil sur les prisonniers ; trois hommes furent tués et huit blessés. Ce fait m'a été confirmé par un grand blessé venant de ce même camp. Si l'on excepte cette époque de bastonnade où les coups de crosse pleuvaient à tout propos, nous, Français, nous n'eûmes pas trop à nous plaindre. Il n'en était pas de même pour les pauvres Russes. Les Anglais, eux, bien que fort détestés, étaient laissés en paix. Ils nous disaient que c'était grâce aux ambassades neutres des Etats-Unis et d'Espagne qui veillaient sur eux.

J'ai cependant assisté à un triste spectacle : une compagnie avait donné, en juin, en représentation un match de boxe anglaise, il y avait foule parmi les spectateurs. A un moment donné, sans sommation, une section de la landsturm, baïonnette au canon, sous le commandement d'un adjudant, sabre au clair, fonça sur l'assistance, bousculant, tapant, frappant de tous côtés. En un clin d'œil ils furent maîtres du terrain. Beaucoup de soldats furent touchés légèrement, deux ou trois assez grièvement, notamment un blessé de guerre qui eut la jambe rebrisée d'un brutal coup de crosse. Ses plaintes n'eurent, on le devine, aucune suite.

UN JOURNAL DE PRISONNIERS FRANÇAIS AU CAMP DE ZOSEN

"Lorsque les Français sont en nombre, ils fondent un journal", a dit un humoriste psychologue à ses heures. Ce journal-ci du moins avait son utilité. Il établissait des liens de solidarité entre tous les malheureux de Zossen faits prisonniers aux affaires de Belgique dès les premiers jours de la grande guerre.



La peine infligée communément était la cellule. On y allait pour le moindre prétexte et il n'en manquait pas.

#### LES PUNITIONS. — LA CELLULE.

Malgré les quarante cellules, la place manquait toujours et l'on attendait parfois jusqu'à quinze jours avant de purger sa peine. L'on devait en entrant se déshabiller; les effets étaient palpés, examinés, fouillés, secoués, tous les objets saisis: on avait tout juste droit à son mouchoir. L'on devait laisser maillot et manteau et, durant cette réclusion qui était de un, trois, cinq, dix, vingt, trente jours, on n'avait absolument rien pour se couvrir le jour ni la nuit, malgré le froid. J'ai goûté à la cellule comme tout Français qui se respecte, en même temps que dix de mes camarades dont six sous-officiers. C'était à la fin de l'été, dans les premiers jours d'août; j'ai vu frapper violemment par le geôlier, véritable type de la brute prussienne, un sergent-major et un sergent; on vous jetait brutalement dans une cellule de

2 mètres sur 2 où l'on restait jusqu'à ce que la peine soit terminée; le matin on devait vider son vase et l'on touchait, pour vingt-quatre heures, trois portions de pain semblables à celles qu'on donnait à la compagnie. La nuit, il était impossible de dormir, tant le froid était vif, et bien que ce fût au plus fort de l'été, je n'ai pu pour mon compte goûter une heure de sommeil obligé, pour me réchauffer, de faire de la gymnastique suédoise. Quelques jours avant de quitter Cassel pour être rapatrié, j'ai entendu dire, sans qu'on ait pu d'ailleurs m'en donner la preuve, qu'un homme avait été trouvé mort dans sa cellule: ce ne pouvait être que de froid; deux de mes camarades durent également entrer à l'hôpital après avoir purgé leur peine.

Le vrai, le grand supplice des prisonniers était le rassemblement: quel que fût le temps, il fallait quitter la baraque et venir se mettre en rang le long de la compagnie, par groupe et section, faire l'appel et attendre; cela durait parfois une heure, quelquefois plus, sous la pluie ou la neige; impossible de quitter les rangs pour aller chercher son manteau. Le grand plaisir des Boches était de faire le rassemblement au commencement de la soupe, afin que les prisonniers mangeassent froid.

Après un rassemblement de deux heures en plein soleil, après le typhus, j'ai



Un prisonnier du camp de F... oublie son exil en modelant — il y mit toute

son âme — les maquettes de deux de ses camarades morts loin de la patrie.



GRUPE DE TIRAILLEURS DE SPAHIS ET DE TROUPES D'AFRIQUE PRISONNIERS AU CAMP DE C...

Tous ces hommes sont des prisonniers des premiers jours de la guerre. Ils furent cernés dans un quartier de Charleroi et pris lorsqu'ils n'avaient plus une car touche pour se défendre. — Au milieu d'eux quelques civils.

vu cinq hommes de ma compagnie tomber, frappés d'insolation. Deux moururent et les trois autres restèrent longtemps malades.

#### LA VIE CONTINUE, MONOTONE

Les Allemands voulurent essayer de nous faire faire une heure de manœuvre par jour. Rien n'était plus cocasse et risible que de voir les hommes se sauvant par les fenêtres, se couchant sous les paillasses. Les Russes durent manœuvrer et défiler devant les officiers allemands et les saluer. Chaque jour il y avait, à 8 heures et à 1 heure 1/2, rassemblement pour les corvées. Un peu avant l'heure de la corvée, il était interdit de sortir, puis, différents « post » (sentinelle, chef de groupe) venaient chercher le nombre

d'hommes nécessaires pour les corvées. La plus importante était celle des W.-C. Les autres corvées étaient pour différents travaux dans le camp, constructions de baraques ou chemins, travaux de nettoyage. Ces travaux existent encore, tous y participèrent à tour de rôle. Les sentinelles, dont le nombre, au début, était de 7 par 12 prisonniers, entouraient les hommes, fusil chargé; actuellement c'est à peine s'il y en a 2 par 20 hommes.

Pendant l'installation du tout à l'égoût, vers la fin du typhus, tous les hommes étaient exempts; quelques-uns pouvaient seuls travailler; comme c'était toujours à eux, ils refusèrent. Un ordre parut un matin, demandant des volontaires qui seraient payés 1 mark par jour et chaque soir. Les volontaires affluèrent: on les fit travailler comme des nègres et le soir venu on les renvoya sans les payer, et à partir de ce jour-là tous ceux qui étaient inscrits comme volontaires, bien qu'étant exempts pour un mois, eurent leur

exemption supprimée. Telle était la justice allemande.

#### LES ALLEMANDS OBLIGENT LES PRISONNIERS A TRAVAILLER AUX MUNITIONS DE GUERRE

Il y eut à partir de mai des demandes pour travailler en dehors du camp; on dressa des listes de professions et, fin juillet, tous les cultivateurs ou gens sans profession furent envoyés au travail des champs. Beaucoup donnèrent de leurs nouvelles: ils avaient une nourriture suffisante, étaient assez bien traités et travaillaient beaucoup. Ils touchaient 60 pfennigs par jour. Il y eut aussi beaucoup de

maçons et gens de bâtiment: c'étaient les plus heureux. Il y eut beaucoup de places individuelles comme bouchers, charcutiers, boulangers, peintres, etc.; ceux-là se disaient très heureux et fort bien traités. Mais, ce qu'il y a d'absolument odieux de la part des Allemands, c'est qu'ils firent travailler les prisonniers dans les fabriques de munitions. Il y a beaucoup de Français qui y travaillèrent et énormément de Russes. Je certifie qu'à Cassel j'ai vu des Russes travailler dans une fabrique de l'armée. J'ai connu un maréchal des logis qui avait refusé de travailler aux obus, on le changea de camp en disant qu'il partait pour passer en conseil de guerre. Il vécut quelques semaines dans cette attente puis il n'en fut plus question.

(A suivre.)

## LE MIRACLE DE BARIGNEUL

*Aux Armées Britanniques,*

LA NOUVELLE se répandit vite, dans le petit village artésien, qu'une brigade de lanciers du Bengale allait y être cantonnée.

— Vous verrez, avait dit le garde champêtre Boquillet aux fermiers attablés à l'estaminet de l'Espérance... Vous verrez... c'est des beaux gars, ces Indiens. Ils ont des yeux quasiment comme du charbon...

— Parlent-ils français, au moins?  
— C't'idée ! Ils baragouinent une langue qu'on n'y comprend pas une datte... Mais vous verrez... C'est des beaux gars.

A onze heures, le premier peloton fit une entrée sensationnelle dans le village. Campés sur leurs chevaux noirs, la lance au poing, barbus comme des princes assyriens, ils mirent pied à terre devant la mairie et les officiers anglais qui les commandaient s'occupèrent du cantonnement.

La brigade arrivait des environs de La Bassée. Le village de Barigneul leur avait été assigné comme secteur de repos.

♦ ♦ ♦

A l'état-major un Indien de marque était attaché : le maharajah de Kassengahr. Il payait de ses propres deniers l'entretien de deux ou trois régiments de cavalerie, était propriétaire d'une province grande comme une demi douzaine de départements français et s'était offert le luxe de donner au gouvernement britannique un croiseur cuirassé.

L'interprète français affecté à la brigade se chargea de lui découvrir un logement acceptable. Après maintes recherches il trouva une chambre propre, dans une ferme située à l'extrémité du village. Il avait dit à la brave fermière :

— Madame, vous allez avoir l'honneur de recevoir sous votre toit un potentat indien détenteur de cent cinquante mille hectares de pâtures, de cent cinquante femmes, de trois cents domestiques, de deux cents éléphants blancs, de cent tigres apprivoisés et d'une couronne de diamants qui pèse

3 kg. 600... Avez-vous un verre à dents un peu moins ébréché ?

— Doux Seigneur ! s'était écrié M<sup>me</sup> Wattine, les mains levées vers le ciel... J'oserons jamais toucher à son lit... ni faire mon frichti devant lui... Mon Dieu que me v'la dans l'embarras !

— Mais non, ne vous désolez pas, fit l'interprète jovial, vous verrez que le maharajah est la crème des locataires. Il sait bien qu'il n'est pas dans son palais de Bengalore. Pourvu qu'il ait un peu d'eau chaude le matin et pas trop de rats sous son sommier, c'est le principal.

À peine rassurée, M<sup>me</sup> Wattine se hâta vers la chambre de son hôte en répétant :

— Trois mille six cents kilos de diamants such'tête... et y va coucher là... C'est pas croyable !...

♦ ♦ ♦

L'installation du prince s'était effectuée le mieux du monde, grâce à l'interprète, dont les rapports avec l'Altesse indienne étaient des plus cordiaux.

— Quel joyeux garçon vous êtes, disait souvent Kassengahr au Français facétieux. Après la guerre, vous viendrez tirer des panthères dans mon parc. Vous verrez, c'est très divertissant.

— En effet. Ils n'en ont pas à Rambouillet.  
— J'espère que mon hôtesse n'est plus effrayée de moi ?

— Non. Au contraire. Elle est tellement fière qu'elle invite ses voisines à venir visiter votre chambre. Ce qui les impressionne le plus, ce sont vos trois cents femmes. Elles se demandent comment vous pouvez les empêcher de se battre !

Le maharajah eut le sourire supérieur des Orientaux qui dédaignent notre pauvre mentalité occidentale et répondit :

— Mon cher, venez ce soir prendre un whisky avec moi.

Comme il faisait froid cette nuit-là, le prince s'était assis sans façon près du poêle, tandis que M<sup>me</sup> Wattine et sa fille causaient à voix basse avec le garde Boquillet et deux voisines venues prendre un bol de café.

L'interprète arriva. Le maharajah l'accueillit

gaîment et bientôt le diapason des conversations s'éleva.

— Offrez de mon tabac au garde, voulez-vous, proposa le prince, que la pipe en terre de Boquillet divertissait beaucoup.

— C'est du tabac des plantations de Son Altesse, dit l'interprète en passant la blague armoriée au garde confus. Les feuilles sont récoltées par des Cingalaises voilées de blanc et chaussées de sandales d'argent.

Boquillet en prit une pincée avec respect et bourra sa pipe.

Il frotta une allumette. Mais le prince l'éteignit vivement et lui dit, par le trucheman de l'interprète :

— Malheureux ! Ce n'est pas ainsi qu'on allume ce tabac !

— Et avec quoi donc ? fit le brave homme effrayé.

— Avec ceci.

Le prince tira de son portefeuille un billet de cent francs, y mit le feu et obligea le garde navré à s'en servir pour allumer la pipe.

— Oh ! fit ce dernier. Si c'est pas malheureux de brûler ces beaux billets...

— No ! no ! Pas brûlé, répliqua le rajah en riant. Fumez encore un peu et donnez le pipe.

Le garde obéit et passa respectueusement l'objet à son interlocuteur. Alors, avec une étonnante dextérité, le rajah déboussa la pipe et, par un petit tour de prestidigitation, en sortit une boule de papier bleu qu'il déplia et offrit en souvenir au garde stupéfait. C'était un billet de cent francs.

Trois jours plus tard, l'interprète rencontra le rajah et lui narra en riant la mésaventure du garde, qui avait essayé devant sa femme de recommencer ce miracle et avait brûlé en vain trois billets de cinq francs.

Le rajah s'amusa beaucoup de la chose et demanda :

— Et alors la Madame Garde, qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle n'a rien dit, ajouta l'interprète. Elle a pris son balai et elle a donné à son mari penaud une de ces volées de coups qu'un homme n'oublie pas.

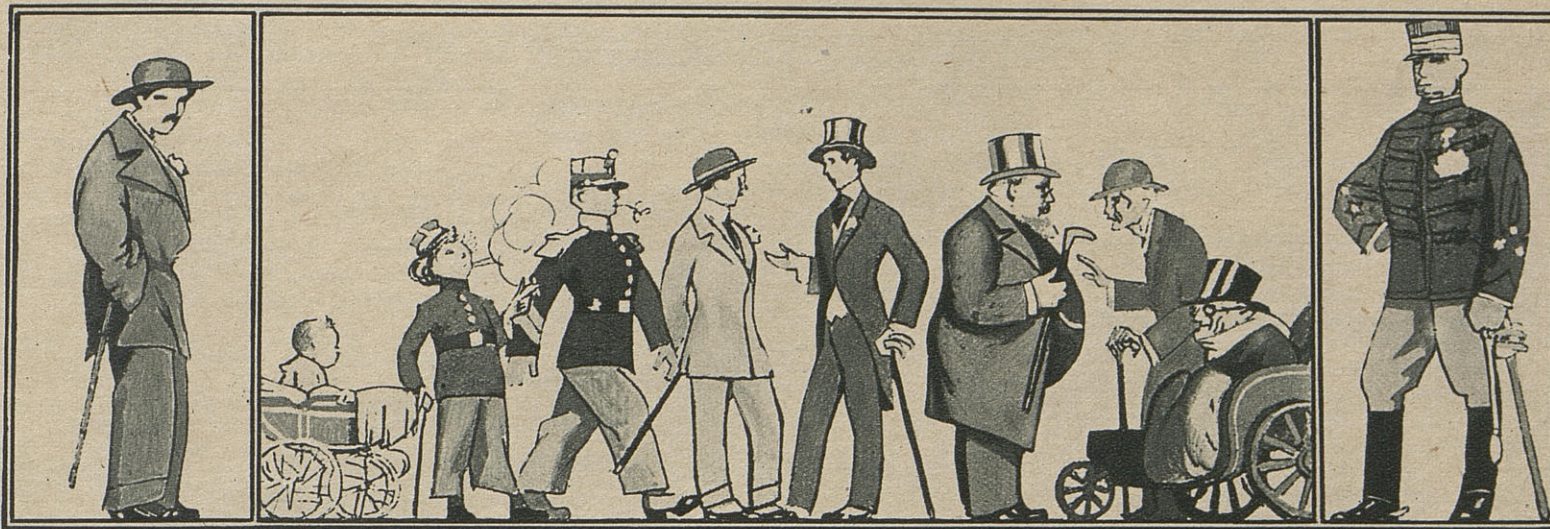
MAURICE DEKOBRA.



UN DESTROYER ANGLAIS COULE UN SOUS-MARIN ALLEMAND

Ce rapide destroyer anglais dont on voit ici l'avant avait entendu, en pleine mer du Nord, l'appel d'un paisible steamer qu'un sous-marin allemand pourchassait pour le couler. Par d'habiles manœuvres, le bateau de commerce avait pu éviter une torpille qui passa à dix mètres à peine de son hélice, mais il eût certainement été rejoint si

ses signaux n'avaient été entendus. Deux coups de canon du destroyer avant que le sous-marin ait eu le temps de plonger et le pirate avait disparu sous les flots, ne laissant à la surface qu'une épaisse nappe d'huile révélatrice, cependant que l'équipage du steamer poussait des hurrahs en l'honneur des marins qui venaient ainsi de le sauver.



LES PHASES DE LA VIE. — Comme on le voit par ce dessin de Roubille, d'avant la guerre, le « cas Gêronte » ne date pas d'aujourd'hui. L'artiste a voulu montrer ici qu'il y a des Gêrontes de tous âges et que jeunesse et vieillesse sont choses assez relatives?

## OUI... MAIS LES " JEUNES GROGNARDS " NE GROGNENT PAS CONTRE LE SEUL GÉRONTE... (1)

Il semblait que le procès de « Gêronte », fut fini. Mais le mal de la Gêrontocratie est si fort, si bien ancré que nos jeunes grognards n'hésitent pas à lui porter encore de nouveaux coups. Ils ont pris l'habitude, à la guerre, de bien faire, et jusqu'au bout, les besognes qu'ils entreprennent. Nul ne saurait les en blâmer. Aussi pour le cas Gêronte découpons encore dans leurs lettres certains passages dont l'utilité et l'a-propos nous paraissent évidents.

◆ ◆ ◆

### " GÉRONTE " PAR L'ÂGE, MAIS " JEUNE GROGNARD " PAR LE CŒUR

D'un officier supérieur qui déclare :

« ... J'ai l'âge où je me considérerais comme un Gêronte dans le civil ; mais, dans notre métier, et quand on l'aime comme je l'aime, on est toujours bon au moins à donner sa vie pour son pays, même quand ce ne serait que pour l'exemple, comme fit le roi Jean de Bohême auquel on faisait allusion dans *J'ai vu* l'autre jour...

Il nous prie de ne pas donner même ses initiales et de ne pas indiquer son grade. Sa modestie ne nous empêchera pas de faire savoir à nos lecteurs que ses poilus, devant Verdun, l'appellent : L'AUTRE DRIANT.

Cela dit tout ensemble son âge et son courage, aussi bien que les nobles lignes que nous avons déjà citées de lui.

« ... Oui, quand j'ai un instant de répit et que je me récréé en réfléchissant, je m'amuse à poursuivre des chimères qui ressemblent à des idées, ou des idées qui ressemblent à des chimères... Ce n'est pas seulement en France, mais dans le monde entier, que la gêrontocratie, comme vous dites, a été pernicieuse ; imaginez une île inaccessible, déshéritée, dépourvue de toutes ressources naturelles, il deviendrait presque logique de supprimer les vieillards, de

Donc, un point est déjà acquis : les générations mûres subissent et paraissent mériter, de la part de nos soldats, quelques reproches. Nous possédons d'ores et déjà des lettres plus précises, avec des détails intéressants... Nous ne demandons pas mieux que d'en recevoir beaucoup d'autres encore ; mais, fidèles à notre programme, qui veut que cette enquête-ci n'ait rien de dogmatique et de compassé, qu'elle soit vivante et souple afin d'être plus sûrement efficace, nous préférons indiquer dès à présent d'autres motifs de " jeune grognarderie ". Sur les questions de l'enseignement, de l'épargne, de la vie économique de la France prochaine, de nombreuses communications nous sont déjà parvenues. Nous en parlerons dans un prochain numéro.

limiter la vie à un certain âge... Cela se faisait il n'y a pas cent ans en Océanie...

Ouff ! respirons... Notre correspondant avait donné à Aristarque lui-même le grand frisson !... Notons que ce n'en est pas moins la pensée toute nue d'un héros « qui a vu tomber tant de jeunes hommes... » ainsi qu'il nous le dit lui-même.

Et, d'ailleurs, il se hâte de nous rassurer :

« L'humanité, Dieu merci, et même la France qui s'honore de la représenter fort bien, possèdent un assez vaste et riche domaine qui leur permet, EN TEMPS ORDINAIRE...

En temps ordinaire ! N'est-ce pas un mot qu'il convenait de signaler dans les jours ou nous vivons?... »

« ... qui leur permet en temps ordinaire de supporter des inutilités et des décrépitudes sans détriment immédiatement perceptible pour elles. — Malheureusement, les temps « ordinaires » ne durent pas toujours ; la paix, comme toute bonne règle, se confirme par des exceptions parfois épouvantables...

Un peu plus loin :

« Il aurait mieux valu que tous les responsables fussent jeunes, ces temps-ci : je parle des responsables qui, belliqueusement parlant, ne risquent pas grand chose comme vous le savez sinon, quelquefois, de voir leurs articles amputés par la quinzième arme... Vous avez compris n'est-ce pas, à quelle arme je fais allusion ? »

Je n'ai rien compris du tout, mon colonel !... Parce que, si j'avais compris, nous n'aurions peut-être pas l'honneur de présenter à nos lecteurs quelques passages de votre lettre.

Mais voici, en fin de celle-ci, un passage qui prouve que vous avez de l'esprit pratique, et non pas seulement de l'esprit ironique et héroïque, puissamment français :

« Tous les Gêronte vont traiter les jeunes grognards d'un mot hideux et peu français : arrivistes !... Laissez-les dire... Pour les calmer, durant un régime nouveau et meilleur, il ne s'agira que de généraliser le système des retraites, de le rendre obligatoire au-delà d'un âge variant selon les fonctions, de servir des rentes suffisantes pour permettre aux intéressés de cultiver leur jardin privé et non plus celui de la nation — la France est assez riche pour cela ! — Et, bien entendu, vous les honorez, afin de vivre longuement, et d'aller à votre tour imiter en paix Cincinnatus quand aura sonné l'heure fixée par vous-même...

« ... Respect et bonheur aux vieillards ! Mais n'accordons pas à l'impuissance d'autre importance que celle qu'elle mérite. »

◆ ◆ ◆

### FAISONS DES ECONOMIES EN HOMMES, EN ARGENT.

De M. J.-F., caporal, récemment décoré de la croix de guerre avec palme, blessé pour la deuxième fois après un long séjour à l'hôpital dont il va être question.

Après quelques félicitations sur l'opportunité de notre enquête :

« ... Pour ça, j'ai été très bien soigné. Ce qui a retardé le plus ma guérison, c'est ce que je vais vous dire, et qui me donnait du cafard et même un peu de rogne parfois. On nous avait dit de porter notre or à la Banque : je l'ai fait dans la mesure où je pouvais, ce n'est pas beaucoup. Donc, plus la France sera riche, plus nous pourrions fabriquer d'armes et de munitions et plus tôt nous aurons la victoire. Du moins c'est ce que je crois voir à travers les lignes

(1) Voir le commencement de cette enquête dans le numéro 79.

## J'ai vu...

des journaux, car, moi, je sais à peu près me battre, mais je ne suis pas très ferré sur ces questions...

« ... Ce qui est sûr, c'est qu'on nous dit, avec raison probablement, qu'il faut que la France économise. Là-dessus, lisez voir la liste du personnel de la place et de l'hôpital de ... où c'est que j'ai été soigné pour mon genou :

« 1<sup>o</sup> Un commandant de place de soixante-huit ans, qui a bien pleuré quand on l'a remplacé par un capitaine de soixante;

« 2<sup>o</sup> Un lieutenant de place. Mais lui il avait été vaillamment blessé; il se soignait tout en continuant à faire son métier dans la mesure qu'il le pouvait; et, s'il n'y avait eu que lui, il n'y aurait jamais eu d'histoires. Car ce n'était pas le nombre des chefs qui empêche des histoires; et c'est malheureux qu'on mette sous la coupe de pauvres vieux qui ne sont pas allés au front et qui ne sauront jamais ce que c'est, des hommes qui en reviennent « amochés ». Ils vous parlent aussi durement que si c'était la paix. Ils ne savent pas, ce n'est pas leur faute. Mais pourquoi ne restent-ils pas chez eux?

« 3<sup>o</sup> Un médecin-chef, à quatre galons, bien bon enfant et qui faisait de la belle musique;

« 4<sup>o</sup> Trois médecins traitants, dont deux à deux galons; un médecin auxiliaire; un pharmacien-major à deux galons;

« 5<sup>o</sup> Un adjudant de place, coiffeur dans la ville;

« 6<sup>o</sup> Deux officiers d'administration: un bon vieux à deux galons dont il n'y a rien à dire, car il travaillait bien ou enfin de son mieux; et puis, à un galon, un petit rouquin asthmatique qui était comme une gale quand les crises le prenaient et qui, dans le civil, vendait de la passementerie à Paris, faubourg Poissonnière. On aurait bien pu le laisser à son métier, qui est honorable et, après tout, utile, puisqu'il fait gagner la vie à du monde;

« 7<sup>o</sup> Une centaine d'infirmiers, pauvres diables mal fichus qu'il fallait soigner aussi souvent que nous, qui se faisaient une bile

de tous les diables, et qui auraient préféré travailler de leurs mains dans leur usine ou dans leur champ! — Deux sergents, quatre caporaux.

« Après cela, je vous dirai que nous n'avons été, durant les deux mois que je suis resté là, jamais plus de 50 malades.

« Je ne regrette pas d'avoir porté mon or à la Banque. Qu'est-ce que j'en aurais fait de plus? Mais il y a des jours où je me demande si la France a réellement besoin de faire des économies, elle qui se charge de l'entretien de tant de vieux et de bons à rien... »

Sans commentaires, n'est-ce pas?



### DE-CI, DE-LÀ, QUESTIONS DIRECTES

Phrases détachées parmi des lettres dont d'autres fragments seront sûrement réservés :

« De Monsieur B. D..., élève du Conservatoire (tragédie en 1914), engagé volontaire dès le début de la campagne, sergent mitrailleur aux environs de Soissons.

« J'ai eu mon accessit au Conservatoire dans le rôle du Cid... On ne demanderait certainement pas mieux que d'être tous des Rodrigue, et de se battre pour des don Diègue, si tous nos don Diègue à nous avaient fait dans leur bon temps quelque chose qui nous eût mieux donné l'exemple, et qui aurait diminué notre peine. »

De Monsieur (?), brancardier, secteur 149, qui signe modestement : Curé dans le civil, ces quelques mots d'une bonhomie... à la Renan.

« Certes, je suis avec vous de tout cœur dans votre campagne en faveur du rajeunissement de tous les cadres. Avouez cependant que s'il est refuge désigné pour la vieillesse, « qui ne doit plus agir mais conseiller », c'est bien la fonction humaine et divine que nous exerçons. Le mot *ecclésiastique* doit, pour que tout soit bien, exiger à côté de lui le qualificatif : *vénérable*... Les trop

jeunes évêques nous ont fait toujours beaucoup de tort et l'histoire a rejeté avec horreur la mémoire du pape Formose (891-896), qui avait ceint la tiare à l'âge de dix-huit ans. »

Très juste. Mais les « Jeunes Grognards » sauront certainement prouver leur tolérance en ne voyant aucun inconvénient à ce que les hommes libérés de toute obligation nationale, familiale ou matrimoniale postulent une cure ou même un évêché vers l'âge de cinquante ans... ou plus... ou moins...

D'un très spirituel humoriste actuellement rédacteur en chef d'un journal des tranchées :

« Vous faites une enquête? J'en vais faire une autre... Donnant, donnant! Je me préoccupe du rajeunissement des cadres des officiers d'académie et des officiers de l'instruction publique.

« Ceci posé :

« A. — A quel âge les uns et les autres doivent-ils être mis à la retraite, et leur titre ne suffit-il pas *ipso facto*?

« B. — Les officiers des armées alliées ne leur doivent-ils pas le salut les premiers? Car nous avons reçu de nombreuses réclamations à ce sujet, non pas des officiers étrangers, mais des officiers d'académie et des officiers de l'instruction publique.

« C. — Puisqu'il est noblement question de mentionner sur les actes de l'état civil la croix de guerre avec ou sans palme, mentionnera-t-on, sur ceux de ces actes qui concernent les officiers en question : *palmes sans croix de guerre*? »

Cet dernier correspondant est de la classe 15. Cet âge est sans pitié!

ARISTARQUE.

### PETITE CORRESPONDANCE

Lieutenant 236-B. — Mais oui, mon cher camarade, Aristarque s'attend à des invectives et à des insultes. Que cela ne vous empêche pas de nous dire « ce que vous avez sur le cœur », surtout si la question est d'ordre assez général pour intéresser une collectivité... et l'avenir de la France!

## EN ROUTE !

C'est à quoi nous convie la Revue hebdomadaire illustrée qui a pris pour titre cet appel aux prochains départs : EN ROUTE !

Mais... en route, quand?... Et dans quel but?

Quand?... Dès à présent!

Dans quel but?... Pour connaître mieux et faire mieux connaître les beautés naturelles françaises... Pour apporter à nos régions pittoresques des richesses nouvelles et en tirer, au profit de tous, celles qu'elles recèlent... Pour que les millions d'amis étrangers qui accourront au lendemain de la paix victorieuse fassent leur séjour d'élection de notre pays organisé selon leurs désirs et leurs besoins... Pour récupérer les milliards que nous avons dépensés en deux ans de guerre et restituer ainsi à la France l'or semé par nous hors de nos frontières.

EN ROUTE ! serait donc une Revue de Tourisme?

Oui, la Revue même du Tourisme, ce mot étant pris dans tous ses sens et les plus larges.



Le Tourisme est un plaisir. — EN ROUTE ! en dira les mille formes à ses lecteurs et les invitera à les connaître toutes.

Le Tourisme est un mode de vivre. — EN ROUTE ! en dira l'excellence et comment chacun, selon son état, peut le pratiquer.

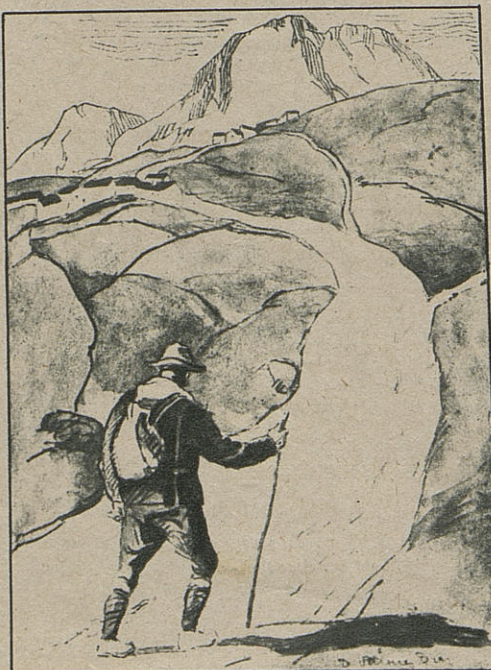
Le Tourisme est une méthode d'hygiène morale et physique. — EN ROUTE ! apprendra à tous quels bénéfices l'individu et la race doivent en tirer.

Le Tourisme est un facteur économique. — EN ROUTE ! en dira la puissance, et combien l'individu, la localité, la région, la France peuvent en tirer de richesses.

Le Tourisme est un moyen d'action sociale. — EN ROUTE ! en proclamera la vertu et en signalera les heureux effets.

Le Tourisme est une industrie. — EN ROUTE ! en étudiera les conditions, l'organisation, les perfectionnements et les méthodes et dira comment cette industrie peut être une source intarissable de richesses dans l'avenir...

EN ROUTE ! par le texte et par l'image, dira les pays de France et leurs beautés, nos sites et nos trésors d'art, la région pittoresque, toutes les splendeurs connues



EN ROUTE, par Vasquez Diaz.

et ignorées de cette terre où se recréera autour des clochers, par la vertu toute-puissante de la " province ", la vie même de la patrie, sa force, son intelligence, sa richesse... EN ROUTE ! dira le Tourisme, ses moyens, ses

besoins, ses vœux, ses domaines, ses buts, son utilité, sa beauté, ses joies...

EN ROUTE ! travaillera, avec la collaboration de ses lecteurs, à la diffusion du Tourisme en France, à son organisation, à l'aménagement des régions pittoresques, à la défense des paysages, de l'hôtellerie française, de nos stations thermales, balnéaires et climatiques...

EN ROUTE ! donnera, dans tous les ordres, tous les renseignements pratiques, toutes les informations indispensables aux touristes, car rien de ce qui touche au tourisme ne sera étranger à EN ROUTE !



Grands écrivains français, hautes personnalités politiques, dirigeants des Associations nationales intéressées au Tourisme, représentants intellectuels de la province si riche en forces ignorées, personnalités représentatives du Touring-Club, du Club Alpin, de l'Automobile-Club, des Sociétés régionales, de l'Industrie hôtelière, des Syndicats d'initiative, etc., etc., collaboreront à EN ROUTE !

Car, EN ROUTE ! avec le concours de tous, dans l'intérêt de tous, pour la joie comme pour l'utilité de chacun, se propose d'être et sera, en belle et simple tenue, la voix même du Tourisme français, son moyen de propagande, son arme pacifique, son instrument d'action, son image totale, sa représentation multiple et exacte.

Le but magnifique vers lequel part EN ROUTE ! c'est de travailler bravement, allégrement, sans pédantisme, à la française, et de toutes ses forces associées aux forces de tous, à la plus grande beauté et à la plus grande richesse de la France.

Et c'est pourquoi EN ROUTE ! convie à la suivre sur ces grands chemins du Tourisme, tous les Français à qui elle jette son cri de départ vers les belles œuvres et les nobles joies :

EN ROUTE !

P.-S. — Pour tous les renseignements concernant la publication EN ROUTE ! (revue hebdomadaire illustrée) : tourisme, voyage et sports en plein air, s'adresser à l'Édition Française Illustrée, 20, rue de Rocroy. Abonnements : 1 an, 15 francs. 6 mois, 8 francs.



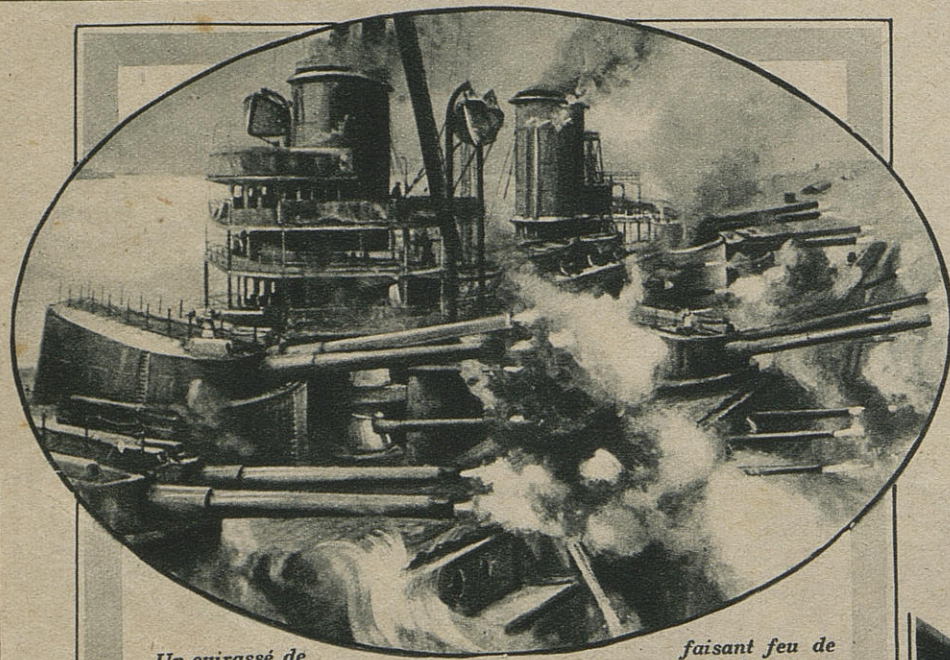
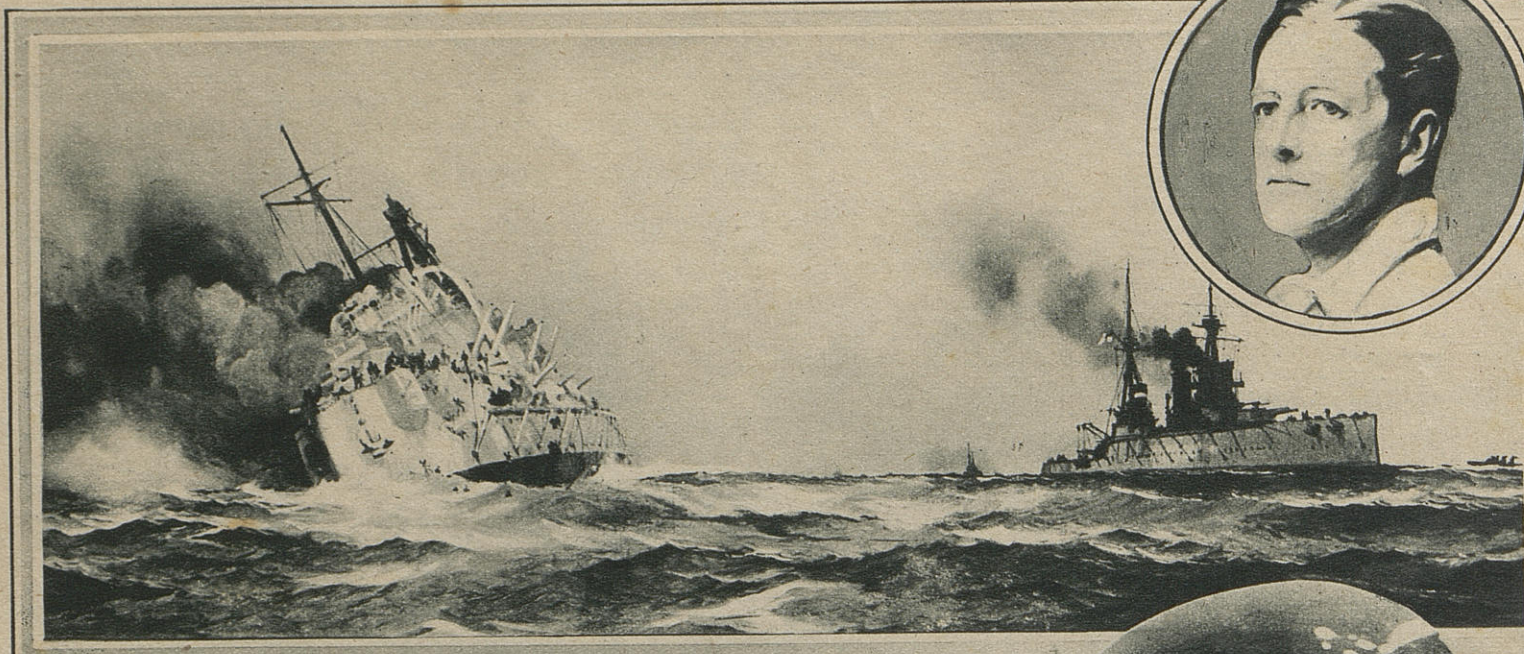
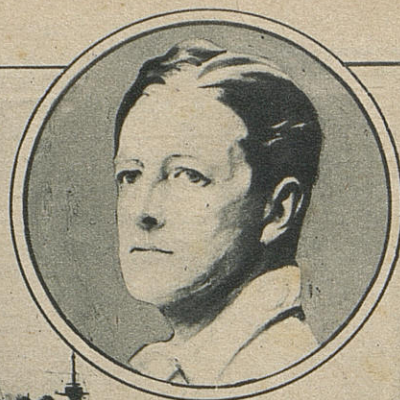
LA BARQUE D'ALPINS DANS L'ÉGÉE

Pleine à craquer d'alpins qui ont quitté le transport pour débarquer à Salonique, la barque file dans la mer qu'elle frange d'écume. Ce sont les alpins de Corfou, ceux qui une nuit occupèrent l'Achilleion, la résidence favorite du Kaiser, avec les

Serbes dont ils ranimèrent le moral si durement éprouvé par une guerre impitoyable. Alpains et Serbes fraternisèrent dans la douceur de l'île enchantée. Ils vont maintenant se retrouver à Salonique puis sur les lignes et combattre ensemble l'ennemi commun.

*J'ai vu...*

"L'Indomitable" coule le "Blucher" le 24 janvier 1915. — L'amiral sir Francis Beatty.

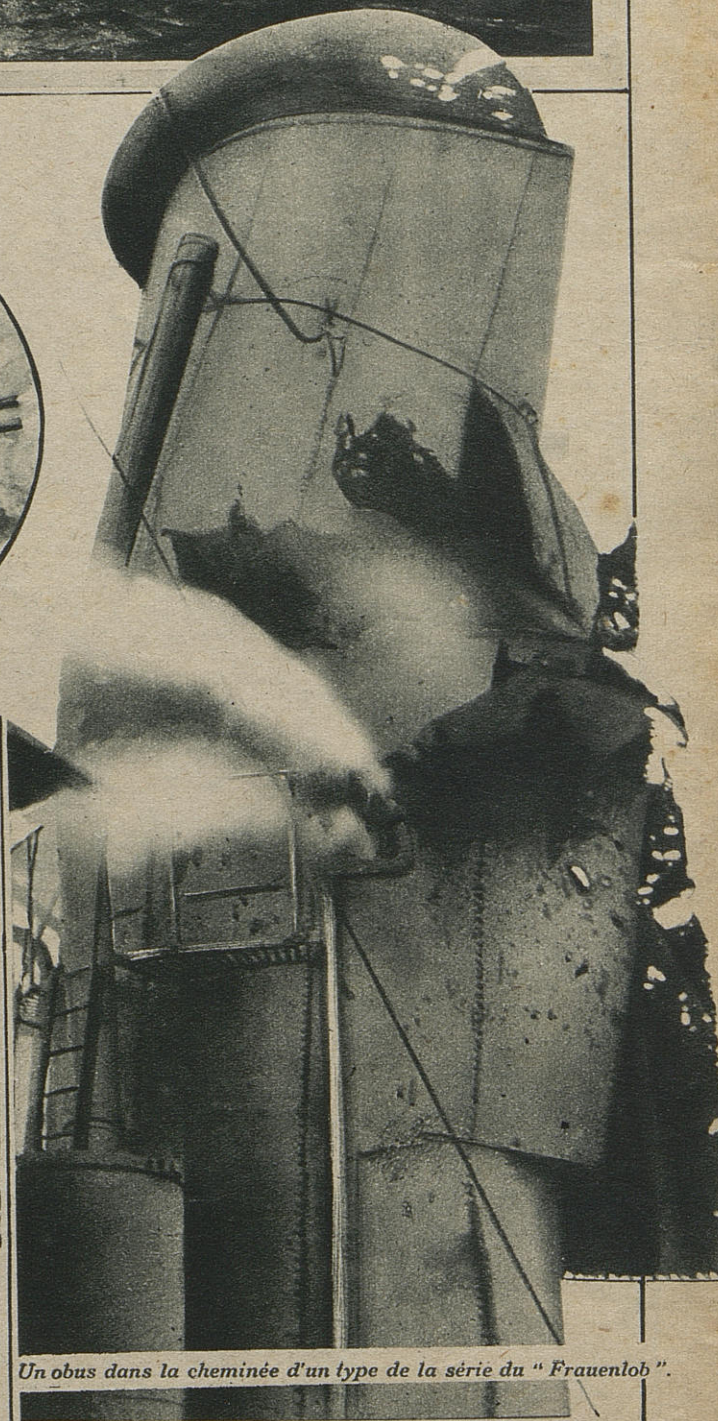


Un cuirassé de la catégorie "Queen Mary"

faisant feu de toutes ses pièces.



Un cuirassé de la catégorie du "Pommern" torpillé par l'escadre anglaise.



Un obus dans la cheminée d'un type de la série du "Frauenlob".

### AUTOUR DE LA BATAILLE NAVALE DU JUTLAND

A l'heure où les nécessités de notre tirage nous obligent à mettre sous presse, on ne sait rien de précis sur cette bataille qui s'est engagée le 31 mai entre les forces navales allemandes et anglaises dans le voisinage du littoral occidental du Jutland. Les premiers communiqués avaient laissés croire à une défaite anglaise par la flotte de haute mer allemande. Mais, d'heure en heure, il se précise que si les Anglais

commandés par l'amiral Beatty y ont perdu de belles unités (108 000 tonnes et 5 000 hommes d'équipage) les pertes de l'escadre allemande commandée par l'amiral Scherr ne sont pas moindres. Il est d'ailleurs acquis que la flotte anglaise resta maîtresse du champ de bataille. Sur cette page quelques documents sur les rencontres navales antérieures à la grande bataille du Jutland.